

À hauteur d'élève : renouveler le regard enseignant

Les élèves m'ont constamment émue.

J'ai toujours ressenti un attachement à l'égard de leurs personnalités et ils m'ont fait comprendre que le professorat est une aventure humaine, avant tout. Nous avons toujours beaucoup ri ensemble. Et il me semble important d'investir le rire en pédagogie, non pas pour transformer le professeur en comédien de stand-up, mais pour installer une connivence quasi-bergsonienne avec les élèves. Les élèves avec lesquels j'ai eu le plus d'affinités sont ceux qui me faisaient rire de manière fine. Ce partage n'enlevait rien au sérieux, à l'exigence, au contraire. À mon sens, l'attention portée à l'autre est au centre de la relation pédagogique, elle est constitutive de sa réciprocité. Je pense que les élèves sont attentifs au bien-être du professeur. Ils sont parfois critiques à l'égard de l'institution et des cadres dans lesquels elle les installe, mais ils sont profondément vulnérables, ce qui les rend confiants à l'égard des professeurs, par principe. Voici quelques figures d'élèves marquantes.

Je me souviens de G., avec qui je suis d'ailleurs restée en contact. J'étais jeune professeure, et cette élève désirait suivre des cours de latin. Elle avait un parcours de vie atypique, défavorisé en raison de sa situation familiale et sociale. Son caractère était très affirmé et j'avais peur de ses éventuelles réactions. Je m'y attendais donc et les intégrais à la préparation du cours, ce qui bénéficiaient à tous les élèves de la classe !

Je repense également à T., une élève très sensible. J'étudiais avec sa classe *Des souris et des hommes* de Steinbeck. Lors d'une séance, j'ai projeté un extrait du film qui montre la mort de Lennie. Nous étions dans le noir. Soudain, j'entends un grand bruit de chute, suivi d'un silence inquiétant. T. avait fait un malaise. Sa mère arrive, après avoir été prévenue, et me révèle que Steinbeck est la cause de l'évanouissement de sa fille. En effet, tous les soirs, elles lisaient ensemble ce roman, proposé dans le cadre du cours de français et elles pleuraient. En réalité, si le drame de Lennie était bouleversant, c'est qu'il leur rappelait la fragilité du frère de T., handicapé et tellement aimé. J'en étais désolée, mais la mère me rassura : le livre leur avait fait du bien. Le lendemain, mon élève allait très bien. J'ai alors compris le poids, l'impact à double tranchant de la transmission, même quand on n'en a pas conscience. J'ai tout de même mis quinze jours à m'en remettre... À présent, comme inspectrice, j'ai toujours en tête le fait qu'on touche à l'intime lorsqu'on aborde des œuvres, et qu'il faut parfois s'arrêter pour réfléchir avant de franchir le seuil.

Je me rappelle également plusieurs jeunes que j'accompagnais individuellement dans la préparation au bac ou lors de séances d'aide aux devoirs. Il leur fallait avoir le ventre plein pour suivre utilement mes explications ! Je percevais combien la chose scolaire peut être opaque, et ces échanges en comité réduit me le révélaient, bien plus qu'en classe entière. Par exemple, une jeune élève avait passé beaucoup d'heures à apprendre un poème de Victor Hugo. Lorsqu'elle prononça à trois reprises le nom de Waterloo, elle dit Vaterloo, ce qui provoqua chez moi un fou rire. Les mots suivants, morne plaine, ne voulaient rien dire à

ses yeux, qui pourtant connaissait par cœur sa récitation. Je comprenais plus que jamais que cela pouvait être, pour elle, et pour d'autres, comme une langue étrangère. Il faudrait que ma pédagogie en tienne compte désormais. Je revois aussi ces séances de théâtre en classe, ou dans un atelier que j'animais deux heures par semaine. Je me suis rendu compte que, pour un élève, se produire devant les autres pouvait être un acte surhumain. Ainsi, il me semble essentiel de prendre en compte l'élève, pas les élèves, au cœur de l'acte pédagogique. Les regarder comme des êtres singuliers au sein du collectif est un équilibre difficile à tenir. Attention aux phrases lapidaires commençant par Vous, lancées indistinctement à toute une classe !

Dans un autre domaine, mon expérience de professeure de latin a fait évoluer mon rapport à l'évaluation traditionnelle, celle que j'avais reçue en tant qu'élève, c'est-à-dire soustractive, consistant à enlever des points. Lors d'une remise de copie, une jeune élève s'est mise à pleurer. J'ai repris sa feuille et l'ai déchirée en lui disant : « Je ne fais pas ce métier pour faire pleurer les élèves. » J'ai alors décidé d'évaluer autrement. Ce sont les élèves qui ont conçu leurs évaluations, pour ne pas se sentir piégés. Et j'ai constaté qu'ils étaient très exigeants ! En fait, il faut veiller à ne pas les maltraiter, même involontairement.

J'ai souvent été épatée par les élèves. À Pompéi, l'après-midi, nous organisons une scène ouverte. C'est là qu'un élève assez désinvolte, qui ne jurait que par le groupe Sexion d'Assaut, en a réécrit un morceau en l'adaptant au contexte de la visite pompéienne d'élèves gardois. J'étais impressionnée car ce syncrétisme culturel allait de pair avec une appropriation des codes classiques. Ces moments, en marge de la scolarité ordinaire, sont précieux, car la vie humaine s'y déploie à plein.

J'ai à cet égard une autre anecdote, à propos des sorties scolaires. Nous étions au Louvre – par parenthèse, le même jour que Kadhafi ! Alors que mon cours et mes explications portaient sur la sculpture, des élèves avaient les yeux rivés sur le plafond : ils voyaient ce que je ne voyais pas. Ce changement de point de vue est essentiel, ou plutôt le croisement de regards qu'il induit. C'est aussi vrai pour les textes que nous étudions en classe. Les élèves voient parfois ce que l'on ne voit pas, même si leurs remarques sont hors sujet. Ce n'est que rarement de la provocation, et il faut prendre au sérieux ce déplacement de regard. Par exemple, lors de l'étude de *L'Aulularia* de Plaute, qui est une comédie, une élève a dit que ce n'était pas drôle, mais que le passage étudié était terriblement choquant. Elle avait raison ! Il convient d'accueillir le point de vue de l'élève sans perdre les objectifs d'apprentissage. C'est tout l'art du professeur de s'appuyer sur les élèves pour nourrir leur progression.

Cela peut d'ailleurs concerner toutes les disciplines : même en mathématiques, les difficultés sont d'abord langagières, comme j'ai pu le constater lors de mes missions d'inspectrice en REP+. Le travail du professeur consiste à se mettre à hauteur d'élève. Le dispositif académique Agapé (Accompagner les enseignants Grâce À la Parole des Élèves), élaboré avec des formateurs en éducation prioritaire, est révélateur de ce mouvement. Il

consiste à donner la parole aux élèves pour leur permettre d'exprimer ce qu'ils pensent, ce qu'ils voient, la manière dont ils réfléchissent. Pourquoi cela n'est-il pas au cœur du geste pédagogique ? Beaucoup d'enseignants n'osent pas « perdre leur temps » à écouter et regarder les élèves, car ils ont le sentiment de ne pas travailler et de voler l'argent public. Alors que là est la mission authentique, et non seulement dans les actes de transmission. C'est là que l'on comprend que des élèves peuvent être en décalage avec les objectifs et les démarches du cours : il y a un double malentendu, à l'égard des attentes des uns et des autres. Et chacun essaie de s'adapter, parfois maladroitement. J'ai pu le constater en tant qu'inspectrice.

L'année dernière, une élève scolarisée en prépa-seconde m'a dit qu'elle aimait ses professeurs, qui étaient très engagés ; c'était la première fois qu'on s'occupait vraiment d'elle, qu'on lui demandait si elle comprenait. Cette considération justifiait sa gratitude. Peut-être n'avait-elle pas été capable de voir cela auparavant, mais à présent, elle pouvait l'exprimer. Je suis inspectrice depuis onze ans, et je constate que la réciprocité entre professeur et élève est également vécue entre professeurs et inspecteurs, même si l'inspection n'est pas une relation d'enseignement. J'ai toujours, à présent, le même désir de savoir si « ça passe », d'avoir des rétroactions pour adapter ma compréhension et mes paroles aux enseignants que je côtoie. C'est cette attitude qu'une collègue, alors que j'étais enseignante et chargée de mission, m'avait révélée chez moi-même lors d'un accompagnement, source de mon engagement ultérieur. Il est essentiel que l'inspection soit bien vécue par le professeur, pour son service et celui de ses élèves.

En conclusion, je dirais que si les professeurs tiennent, c'est justement parce que les élèves nous élèvent, malgré tout. Il y a là quelque chose de sublime, de très fort. C'est pourquoi l'adage commun répète que leur métier est le plus beau métier du monde. C'est dans cette conversion du regard que le professeur évolue, que les élèves nous éveillent et même nous réveillent. Dans tous les cas, ils nous mettent en mouvement. Et cette motion est une émotion vitale.

Propos recueillis par Frédéric Miquel, Avril 2026.